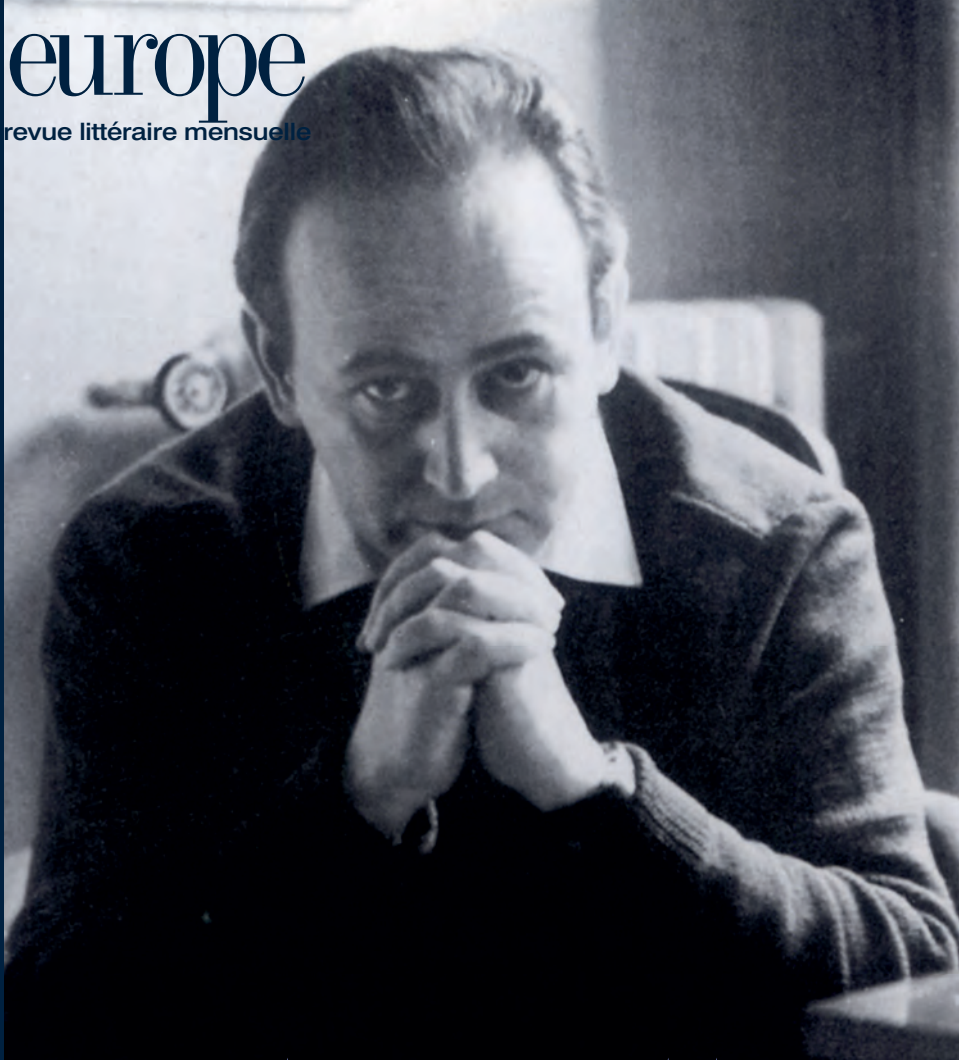
europe
revue littéraire mensuelle



# PAUL CELAN

MICHEL BUTOR J.M.G. LE CLÉZIO BERNARD NOËL
JOHN KEATS GIACOMO LEOPARDI
JEAN ROUDAUT VAHÉ GODEL FRÉDÉRIC-YVES JEANNET

septembre-octobre 2016

*« Paul Celan représente la réalisation de ce qui ne semblait pas possible : non seulement écrire de la poésie après Auschwitz, mais écrire "dans" ces cendres, parvenir à une autre poésie en fléchissant cet anéantissement tout en se maintenant en quelque sorte dans l'anéantissement », écrivait naguère Andrea Zanzotto. « La parole poétique est une parole prononcée contre la mort. C'est là son essentielle raison d'être », rappelle José Ángel Valente dans un texte publié dans ce numéro d'*Europe. *« La voix de Paul Celan est descendue jusqu'à la nuit, elle a suivi les échelles infinies de l'ombre, occulte ou muette, et elle y a engendré une parole nouvelle, une nouvelle manifestation. Une naissance terrible, une naissance laborieuse. Un message crypté qui retient en lui-même toute sa lumière. Une bouteille à la mer. Jusqu'à ce qu'une autre main, un autre regard, une écoute différente, l'accueillent, le reçoivent, et que la transformation ait lieu précisément par cet acte-là. Parole, Verbe. Pour habiter de nouveau parmi nous. Une langue qui a été dépouillée, interdite, par ceux qui imposaient, qui fixaient, qui paralysaient le flux du sens, de la parole, si longtemps prisonnière, menottée — cette langue-là ne vient pas se manifester dans le poème pour être à nouveau prisonnière du sens, mais pour le dire en l'ouvrant à des résonances imprévisibles, imprévues, qui permettent sa dérégulation continuelle, l'invention ou la rencontre de nouveaux horizons plus libres. » Il y a quinze ans,* Europe *avait consacré un premier numéro à Paul Celan, plusieurs fois réimprimé. Celui qui paraît aujourd'hui est entièrement nouveau et réunit quelques-uns des meilleurs critiques engagés depuis des années dans un travail de fond sur son œuvre.*

Danielle Cohen-Levinas, John E. Jackson, Paul Audi, Bernhard Böschenstein, José Ángel Valente, Esther Tellermann, Jean-Pierre Lefebvre, Martine Broda, Denis Thouard, Peter Trawny, Bertrand Badiou, Andrea Lauterwein, André du Bouchet, Clément Layet, Barbara Wiedemann, Arnau Pons, Clément Fradin.

## CAHIER DE CRÉATION / LONGÉVITÉ

Michel Butor, J.M.G. Le Clézio, Bernard Noël, John Keats, Giacomo Leopardi, Vahé Godel, Jean Roudaut, Frédéric-Yves Jeannet, Lucien Giraudo, Bernard Plossu, Maxime Godard, Serge Assier.

## CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50082-8

îledeFrance CNL Centre national du livre

**Le numéro 20 €**

IX-2016

94e année — N° 1049-1050 / Septembre-Octobre 2016

# SOMMAIRE

## PAUL CELAN


| | | |
|---|---|---|
| Danielle COHEN-LEVINAS | **3** | Au nom du poème. |
| John E. JACKSON | **7** | Paul Celan, poète (en) français ? |
| Paul AUDI | **18** | Le chemin de l'impossible. |
| Bernhard BÖSCHENSTEIN | **29** | *Le Méridien* et ses matériaux. Le centre de la poétique de Paul Celan. |
| José Ángel VALENTE | **39** | Sous un ciel sombre. |
| Esther TELLERMANN | **43** | Cristal exact. |
| Jean-Pierre LEFEBVRE | **49** | Jazz avec Paul Celan. |
| Martine BRODA | **71** | Rien n'illumine, sinon la rencontre. |
| Denis THOUARD | **81** | La politique du poète. |
| Peter TRAWNY | **92** | Celan et Heidegger, une fois de plus. |
| Danielle COHEN-LEVINAS | **107** | Où est le ciel ? |
| Bertrand BADIOU | **129** | L'« estrangement » du poème. |
| Andrea LAUTERWEIN | **154** | Poésie contre argument. Paul Celan et René Char. |
| André du BOUCHET | **173** | « Todtnauberg ». |
| Clément LAYET | **176** | « Le poème — la survie insensée ». |
| Jean-Pierre LEFEBVRE | **190** | « Tübingen, Jänner ». |
| Barbara WIEDEMANN | **204** | « Un œil, ouvert ». |
| Arnau PONS | **217** | D'une lignée d'abolis. |
| Clément FRADIN | **242** | Ce que lire veut dire. |


## LONGÉVITÉ


| | | |
|---|---|---|
| Lucien GIRAUDO | **255** | En traversant les frontières avec Michel Butor. |
| Michel BUTOR | **258** | Longévité. |
| J.M.G. LE CLÉZIO | **263** | Une maison, pour voir passer le temps. |
| Bernard NOËL | **270** | Poème du Je et du Tu. |
| John KEATS | **273** | Pourquoi ai-je ri ce soir ? |
| Giacomo LEOPARDI | **274** | Chant nocturne d'un berger nomade d'Asie. |
| Vahé GODEL | **279** | « Dürftige Zeit ». |
| Jean ROUDAUT | **283** | Les prisons et le regard. |
| Frédéric-Yves JEANNET | **288** | Deuxième lettre anthume. |
| Michel BUTOR | **292** | Miquel Barceló, la bibliothèque. |

## CHRONIQUES


Sylwia CHROSTOWSKA **294** Allumettes.
Henri BÉHAR **302** Dada, un centenaire heureux.
Claude MINIÈRE **310** Peinture, musique, langage.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **314** Politique de l'amitié.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **320** Dénouer le mystère.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **326** Le saint de la justice.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **329** Interrogations sur le devenir du Brésil.

La musique

Béatrice DIDIER **332** Boulez est mort, vive Boulez.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **335** Le magicien à la manche vide.


## NOTES DE LECTURE


**339**


### POÉSIE


Frédéric MISTRAL : *Le Poème du Rhône*, par Philippe Gardy.
Dino CAMPANA : *Chants orphiques et autres poèmes*, par Jean-Baptiste Para.
Wulf KIRSTEN : *Images filantes*, par Jacques Lèbre.
NIMROD : *Sur les berges du Chari, district nord de la beauté*, par Michel Ménaché.
Françoise ASCAL : *Noir-racine* précédé de *Le Fil de l'oubli*, par Pierre Lecœur.
Emmanuel HOCQUARD : *Les Élégies*, par Didier Cahen.
Sabine HUYNH : *Kvar lo*, par Pascal Boulanger.
Jean-Luc STEINMETZ : *Vies en vues*, par Marc Kober.
Yann MIRALLES : *Des terrains vagues. Variations*, par Serge Martin.
Richard BLIN : *Jean-Paul Michel*, par Karim Haouadeg.
Michaël BATALLA : *Poésie possible*, par Vincent Metzger.
Didier CAHEN : *Le peu des hommes*, par Olivier Goujat.
Max ALHAU : *Si loin qu'on aille*, par Michel Lamart.

**ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS**

Georges PEREC : *L'Attentat de Sarajevo*, par Maxime Decout.
Jean-Louis JACQUIER-ROUX : *Ombrie. La terre d'en bas*, par Michel Ménaché.
Gabriel JOSIPOVICI : *Infini, l'histoire d'un moment*, par Matthieu Gosztola.
Jean-Louis GIOVANNONI : *Sous le seuil*, par Joël-Claude Meffre.
Bernhard SCHLINK : *La Femme sur l'escalier*, par Max Alhau.
Jānis JOŅEVS : *Metal*, par Jean Guégan.
François BON : *Fictions du corps*, par Thierry Romagné.

**CORRESPONDANCES**

Dominique MASSONNAUD : *Correspondance Aragon-Romain Rolland*, par Sophie Dessen.
Corinna BILLE, Maurice CHAPPAZ : *Jours fastes. Correspondance 1942-1979*,
par Noël Cordonier.

**ESSAIS, DIVERS**

Alain CORBIN : *Histoire du silence. De la Renaissance à nos jours*, par Michel Delon.
Eric A. FREEDMAN et Richard H. WEISBERG : *Deux avocats dans la France occupée. Les archives de Joseph Haennig et Léon-Maurice Nordmann*, par Jean-Kély Paulhan.
Hanns ZISCHLER : *Berlin est trop grand pour Berlin*, par Jean-B. Deloutre.
Yves BONNEFOY : *Entretien avec Natacha Lafond et Mathieu Hilfiger sur la question du livre*, précédé de *Yves Bonnefoy et la responsabilité poétique*, par Isabelle Lévesque.
Bernard FOURNIER : *Histoire de l'Académie Mallarmé*, par Marie-Louise Audiberti.
Frédérique DEVAUX YAHI : *De la naissance du cinéma kabyle au cinéma amazigh*,
par Hervé Sanson.
Stéphane MOSÈS : *Approches de Paul Celan*, par Karim Haouadeg.

Notre couverture : Paul Celan, Paris, 1959. Photo Gisèle Celan-Lestrange © Éric Celan.
© Europe, 2016

# AU NOM DU POÈME

L'œuvre de Celan tourne autour d'une question obsédante qui touche à notre appartenance à un monde en état d'abandon, et pour ainsi dire tombé en désuétude : l'identité du poème dans son rapport à la survivance. Une tombée du monde : tel aurait pu être le titre de ce dossier, tant cette *tombée* nous incombe, nous oblige et nous renvoie à un passé qui ne passe pas, qui déborde infiniment notre existence, tissant ainsi des liens, chez Paul Celan, avec une poétique de la cendre, de la rencontre, de la judéité et du déracinement qui confine à une réflexion profonde sur l'humain. Le poème porte la trace irréductible de ce qu'il y a de plus humain en lui, l'accent étant mis sur ce qui, dans la langue allemande, désigne à la fois la transmission par la mère et la « petite bouche » du fils devenu poète, cherchant dans les mots à rendre hommage à « l'âme » qui n'a ni tombe, ni sépulture. Il s'agit donc pour Celan d'écrire dans l'envers même de ce qui fit les grandes heures de la poésie romantique allemande, par devers des significations héroïques privées de lumière et d'éclat.

Quinze ans après le premier numéro d'*Europe* consacré à l'œuvre de Paul Celan, que le germaniste Fernand Cambon avait dirigé [1], nous souhaitons interroger à nouveaux frais le legs irréductible de ce grand poète en revenant, une fois encore, sur cette question taraudante à laquelle il se sera incessamment, voire obsessionnellement confronté : qu'en est-il du poème après Auschwitz ? Il s'agit, pour Celan, non pas exclusivement d'une vocation au sens romantique du terme, mais d'une tâche, voire d'un labeur quotidien et d'un combat auxquels il se sera voué, convaincu que la poésie ne peut survivre à son propre retrait qu'à partir d'un questionnement qui vise à la déplacer en un autre lieu : lieu sans lieu, privation de tout espace dicible et

1. *Europe*, n° 861-862, janvier-février 2001.

désignable en tant que tel, là où précisément le Dire poétique affranchi de toute métaphysique est déjà en soi une traduction de la langue dans laquelle il se dit. La vocation de ce Dire, qui n'est ni un aboutissement, ni le mot de la fin, est résumée en une phrase dans *Le Méridien* : « La poésie, Mesdames et Messieurs — : cette parole qui recueille l'infini là où n'arrivent que du mortel et du pour rien. [2] »

Les textes des auteurs réunis dans ce numéro — dont les héritages et traditions herméneutiques, philosophiques et littéraires forment une constellation à la fois hétérogène et féconde — explorent chacun un registre de cette expérience poétique qui, en se déployant en retrait de l'ontologie heideggérienne et du *phainomenon*, devient quasiment une figure de retournement, une question sans résolution ou, plus exactement, une question en abîme. La langue affronte l'irréparable : « La mort est un maître venu d'Allemagne… ». Aussi, la figure du « manque » dont parlait Hölderlin est-elle prise à son tour dans la figure du renversement, dans une tension sans résolution entre *Pavot* et *Mémoire*, entre l'abîme et la survie, entre la parole et la contre-parole, entre le Je et le Tu, « dans la césure royale [3] » comme l'écrira Celan à Ilana Shmueli en évoquant Hölderlin. — Et il ajoute : « Un mot de Hölderlin figurait déjà dans un de mes poèmes, "Tübingen, Jänner". Il y est dit à la fin "Pallaksch" : Hölderlin aurait entendu par là, dans sa nuit, à la fois OUI et NON. [4] »

Nous avons privilégié dans ce numéro des singularités de lecture et d'interprétation des textes de Celan, plutôt qu'une orientation thématique définie une fois pour toutes, de manière à laisser cette grande œuvre s'extérioriser dans ses multiples résonances. Si je devais ici retenir un mot pour désigner le « chemin » que nous avons tissé pour mettre en scène la pluralité de ces voix, je choisirais un mot cher à Celan : « frayage ». Car il s'agit bien de se frayer un passage, un chemin de lecture et d'interprétation, avec le poème qui cherche lui-même « à se frayer passage à travers le temps, — à travers, non par-dessus », comme le dit Celan dans l'*Allocution de Brême* [5], dès lors

2. Paul Celan, *Le Méridien*, in *Le Méridien & autres proses*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Paris, Seuil, « La Librairie du XXIe siècle », 2002, p. 81.
3. Paul Celan, Ilana Shmueli, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Bertrand Badiou, Paris, Seuil, « La Librairie du XXIe siècle », 2004, p. 88.
4. *Ibid*.
5. « Car le poème n'est pas hors du temps. Certes, il prétend à l'infini, il cherche à se frayer passage à travers le temps, — à travers, non par-dessus. » « Allocution de Brême », in *Le Méridien & autres proses*, op. cit., p. 57.

que nous sommes confrontés à une langue qui se veut à dessein boiteuse, dont les balbutiements, les sonorités aphasiques, les phrasés interrompus expriment le retrait d'une perception résolument esthétique de la poésie, se réservant ainsi pour la perte, le deuil et le manque. Celan parle d'« un trou dans les mots [6] », lequel désigne selon nous la vocation de juive errante que revêt l'acte poétique, qui s'adresse désormais à tous les proscrits, persécutés, survivants et exilés de la terre, par-delà leur appartenance religieuse et identitaire. La langue poétique serait-t-elle devenue un *Shnorrer* [7] ? Son unique destination est de ne pas en avoir, mais d'aller au-devant de l'Autre, en espoir de rencontre : « Le poème veut aller vers un Autre, il a besoin de cet Autre, il en a besoin en face de lui. Il le recherche, il se promet à lui. Chaque chose, chaque être humain est, pour le poème qui a ainsi mis le cap sur l'Autre, une figure de cet Autre. [8] »

C'est sur une méditation portant sur l'existence erratique que s'ouvre le *Dialogue dans la montagne*. La langue poétique serait le mouvement même de cette errance. Autrement dit, Celan ne la considère plus exclusivement comme le véhicule des idéalités métaphysiques, mais comme ce qui doit désormais résister à l'emprise des essences. C'est aussi pourquoi la traduction en langue française de la parole poétique de Celan est particulièrement complexe et délicate. Son *dire* témoigne d'un arrachement à l'idée que la parole appartient à l'essence de la signification.

Comme envoi à ce numéro, citons le début du *Dialogue dans la montagne* :

> « Un soir, le soleil, et pas seulement lui, avait disparu, un soir donc, s'en alla, sortit de sa petite maison et s'en alla le Juif, Juif et fils de Juif, et avec lui allait son nom, l'imprononçable, il allait, il s'en venait, traînant les pieds, ça s'entendait, s'en venait, s'appuyait sur son bâton, s'en venait sur la pierre, m'entends-tu, tu m'entends, c'est moi, moi, moi et celui que tu entends, que tu crois entendre, moi et l'autre, — il allait donc, on pouvait l'entendre, il allait un soir, quand pas mal de choses avaient disparu, allait sous les nuages, allait dans l'ombre, la sienne et l'étrangère — car le Juif, tu sais bien, que possède-t-il qui soit vraiment à lui, qui ne soit emprunté, prêté et jamais restitué ? —, ainsi donc il allait, s'en venait, s'en venait sur la route, la belle, l'incomparable route, allait, comme Lenz, à travers la montagne, lui qu'on faisait habiter en bas, c'était sa place, dans les terrains bas, lui, le Juif, s'en venait et s'en venait. [9] »

6. Paul Celan, *Dialogue dans la montagne*, in *Le Méridien & autres proses*, op. cit., p. 35.
7. Terme yiddish qui signifie « mendiant ».
8. *Le Méridien*, op. cit., p. 76.
9. *Ibid.*, p. 33.

Je remercie tous les auteurs de ce numéro d'avoir répondu présent à l'appel à se joindre à ce projet. Je suis reconnaissante à Bertrand Badiou et Jean-Pierre Lefebvre de m'avoir accompagnée avec amitié et confiance dans son élaboration. Nos nombreux échanges et nos discussions passionnées ont illuminé ce « frayage » à travers une œuvre exigeante qui oblige à arpenter, non plus exactement des *chemins qui ne mènent nulle part*, mais l'obscurité même, « l'Étranger » et le « tournant du souffle » [10].

Enfin, je tiens à exprimer tout particulièrement ma gratitude et mon amitié à Éric Celan, qui m'a fait confiance, qui m'a laissé une entière liberté, et dont l'amicale présence a été précieuse.

Danielle COHEN-LEVINAS

10. *Le Méridien*, op. cit., p. 73.